

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 85.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 28 AOUT 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DUMARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour les Etats-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conformant pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Les événements de 1838.—Nos amis les Irlandais, par A. Gellina.—Le colonel de Salaberry et les Hurons de Lorette, par T. P. Bédard.—Ça et là.—Nos gravures.—Reçettes utiles.—Une histoire de loup-garou, par V. Eugène Dick.—Le latin appris dans un leçon, par un Académicien d'Etampes.—Variétés.—Gasp. ri de Besse, par Michel Masson.—Les deux frères, par Ls. Collas.—Les échecs.—Poésie : Le jeu de dames, par Jacquelin Molez.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le premier voyage sur mer des fils du prince de Galles ; Apprenant à épouser le câble ; Portrait des princes Albert-Victor et Georges de Galles ; Niagara : Le vieux fort Missisaga ; Montréal : La descente dans les bureaux de la banque d'Épargne ; Un mastodonte du district ; Découverte du squelette d'un mastodonte ; Le plan du commodore Cheyne pour atteindre le pôle Nord ; Alger : Rue du diable ; La Kabas. Le célèbre pavillon du coup-d'éventail.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz ; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES ÉVÉNEMENTS DE 1838

Nous croyons devoir compléter notre esquisse de ce qui s'est passé dans le comté de Beauharnois, en 1838, par le récit qu'en a fait et publié M. Prieur dans les *Soirées Canadiennes* de 1864.

Après quelques remarques préliminaires sur l'état des esprits à Saint-Timothée, M. Prieur continue :

L'organisation dans ma paroisse, à laquelle je n'avais pas pris une grande part, consistait, tout bonnement, dans la promesse d'un certain nombre de se rendre en armes à l'appel des chefs, alors encore à peine désignés. Quant à notre armement, il ne demandait pas un gros train d'équipages pour son transport, quelques centaines de cartouches et une petite quantité de poudre et de plomb composaient notre dépôt de munition. Notre parc d'artillerie comptait seulement six canons de bois cerclés de fer : nos partitions pouvaient réunir environ cent fusils de chasse, dont la plupart dataient du temps des Français ; les autres étaient armés de fourches de fer en guise de piques et de faux transformées en sabres.

C'est ainsi équipés, moins les canons qui ne pouvaient guère se prêter aux exigences du transport, que les contingents des paroisses de Ste-Martine, St-Timothée et Beauharnois se réunirent au village de Beauharnois, dans la nuit du 3 au 4 novembre.

À quatre heures du matin, nous étions là rassemblés au nombre d'environ 600 hommes, dont la moitié étaient armés de fusils et le reste d'instruments de ferme transformés en armes de guerre.

Notre campagne devait s'ouvrir, le matin même, par la prise d'un bateau à vapeur (le *Brougham* je pense) qui, à cette époque, faisait le trajet entre Lachine et les Cascades. On imaginait que les autorités militaires ne manqueraient pas de se servir de ce bateau pour transporter les troupes, et le bruit courait même que ce vapeur venait d'être armé de deux canons et muni d'une escouade de soldats, afin d'en assurer l'usage au gouvernement. Il parut donc important de ne pas remettre à un autre jour la tâche de s'en rendre maître et il fut résolu qu'on s'en emparerait le jour même, qui était celui de son passage à Beauharnois, descendant à Lachine.

Comme nous nous attendions à une vigoureuse résistance, nous primes plus de précautions que n'en aurait comporté l'attaque d'un simple bateau de commerce. Deux heures furent employées à organiser nos préparatifs, et quand le vapeur fit son apparition, à six heures du matin, ce même jour du 4 novembre, nous avions des piquets postés dans diverses parties du village, une centaine d'hommes dans les maisons voisines du quai et cinquante hommes, sous mes ordres, placés à l'abri d'un hangar sur le quai même.

Dès que le bateau fut fixé au quai par ses amarres, je donnai le signal, et, courant à toutes jambes, nous fûmes en un instant sur le pont du vapeur qui, en fort peu de temps, se trouva envahi par environ cent cinquante patriotes en armes.

Il n'y avait à bord, en fait de militaire, que deux officiers anglais, chargés, sans doute, de quelque mission à laquelle nous n'étions pas tout à fait étrangers, et nulle résistance ne nous fut offerte.

Il serait difficile de peindre la confusion qui se fit parmi les passagers, encore presque tous au lit et endormis, lorsque le bruit des pas de nos gens vint les tirer de leur sommeil ; les hommes s'étant vêtus à la hâte, demandaient ce que tout cela voulait dire, et les femmes, en robes de nuit, couraient implorant pitié de la part de tous ces gens armés.

Je m'étais hâté de me mettre en rapport avec le capitaine du bateau, que je connaissais, pour lui dire de réunir son monde afin de leur communiquer que nul danger les menaçait, ni dans leurs personnes ni dans leurs propriétés, et de leur expliquer la cause de cet acte de violence dont ils étaient accidentellement l'objet.

Le calme se rétablit bientôt, et, quand le capitaine m'informa que les passagers avaient fini leur toilette, je me rendis auprès d'eux pour leur offrir l'hospitalité du village des patriotes. Une vingtaine de passagers, dames et messieurs, y compris les deux officiers, furent conduits chez M. le curé Quintal, qui les reçut de son mieux ;

les autres furent logés à l'hôtel Provost, situé près du débarcadère.

Avant l'arrivée à Beauharnois des contingents de Sainte-Martine et de Saint-Timothée, on avait opéré l'arrestation de l'hon. M. Ellice, seigneur de Beauharnois, récemment arrivé d'Angleterre, et d'autres personnes connues pour fermes soutiens du gouvernement ; tous avaient été envoyés sous escorte à trois lieues de distance dans la paroisse de Châteauguay.

Pour ma part, j'étais on ne peut plus peiné de ces détentions ; mais, d'un autre côté, on avouera qu'elles étaient nécessaires au succès de la cause que nous défendions, et constituaient, sous les circonstances, une mesure de précaution indispensable.

Désirant rendre cette mesure aussi tolérable que possible aux personnes concernées, je me rendis auprès de madame Ellice, qui avait avec elle une autre dame qu'on me dit être sa sœur, pour l'assurer que son mari et ses compagnons de captivité ne couraient aucun danger, et pour lui offrir toutes les consolations en notre pouvoir. Ces dames ayant exprimé le désir de se réfugier au presbytère de Beauharnois, six des cultivateurs les plus respectables furent chargés de les y accompagner, en même temps que nous placions une garde régulière au manoir pour mettre les propriétés à l'abri de toute atteinte. Un courrier fut accordé à madame Ellice pour communiquer avec son mari, et tous les jours nos prisonniers échangeaient des nouvelles avec les dames de leurs familles laissées à Beauharnois : en un mot, tout fut fait de ce qui pouvait témoigner à ces familles le respect et la sympathie dont elles étaient l'objet.

C'est ici le lieu de rendre à mes compatriotes ce témoignage que, du sein de cette foule soudainement armée, sans organisation et sans autorité reconnue, nul désordre n'est sorti ; personne ne déshonora la cause que nous regardions comme grande et juste.

Des postes furent placés en divers endroits pour prévenir une surprise du dehors et pour protéger les familles et les propriétés des personnes d'origine britannique désignées sous les noms de *tories* ou de *bureaucrates*, retenues prisonnières à Châteauguay ou dans l'hôtel Provost. Cela fait, nous attendions les ordres qu'on devait recevoir incessamment du Gouvernement provisoire, qu'on nous avait dit être organisé sur les frontières.

Sur les deux heures du même jour, un courrier nous apporta un ordre, qu'il nous dit écrit de la main du Dr Robert Nelson, et envoyé par les Drs Nelson et Côté, nous enjoignant de nous tenir prêts à marcher sous deux heures d'avis, sur un point qui devait nous être indiqué sous peu.

Le reste de cette première journée de campagne et la nuit qui la suivit, se passèrent le plus tranquillement possible.

Sur les six heures du matin, le 5, un courrier de Châteauguay nous apporta la nouvelle que les chefs de cette paroisse, entre autre M.M. Cardinal et Duquette, venaient d'être arrêtés.

Ces arrestations avaient été exécutées par des sauvages du Sault Saint-Louis commandés par M. Georges de Lorimier. Par une de ces coïncidences si fréquentes pendant les révolutions, nous avions au milieu de nous à Beauharnois, dans ce moment, l'infortuné Chevalier de Lorimier, plus tard condamné à mort et exécuté, membre de la même famille que celui qui venait de faire si grande preuve de son zèle pour la cause opposée.

Ces arrestations avaient jeté l'alarme dans l'esprit d'un bon nombre d'anciens et respectables cultivateurs, qui, n'ayant probablement jamais eu grande confiance dans l'organisation de l'insurrection, se voyant commandés en grande partie par des jeunes gens sans expérience, prévoyaient dès lors les suites funestes immédiates d'un mouvement ainsi concerté et exécuté. Une députation d'entre eux vint s'adresser à l'infortuné Chevalier de Lorimier et à moi, pour nous proposer d'aller chercher l'hon. M. Ellice afin de s'en faire un protecteur auprès du gouvernement et de déposer volontairement les armes en sa présence.

Je répondis à ces braves gens que personne n'était forcé d'agir avec nous, que la délivrance de M. Ellice n'aurait pas l'effet qu'ils en attendaient, et que, pour moi, je ne pouvais prendre sur ma responsabilité un pareil acte, sans savoir quelle suite il pouvait avoir sur le sort de ceux qui comptaient sur notre concours et auxquels ce concours était promis.

M. de Lorimier n'avait jusque-là pris aucune part active au mouvement, du moins à ma connaissance personnelle. Sur la réponse faite aux

personnes que je viens de désigner, le projet qu'elles proposaient fut abandonné et chacun accepta, dès lors, avec résignation, les conséquences de ce qui pouvait advenir de la situation.

Dans la nuit du 5 au 6, on vint annoncer que les sauvages du Sault-Saint-Louis s'avançaient contre le village de Beauharnois. Il était en ce moment environ deux heures du matin, et la nuit était d'une obscurité extrême. L'appel aux armes fut de suite fait, et, aussitôt que réunis, ce qui ne prit qu'un instant, nous nous mîmes en marche à la rencontre de l'ennemi. Mais on avait fait erreur, et, à la suite d'une marche difficile et fatigante, nous regagnâmes nos quartiers.

Pendant notre séjour au village, les femmes et les enfants des cultivateurs de la paroisse nous apportaient des provisions que nous préparions de notre mieux, et nous logions dans divers édifices et maisons du village, par escouades.

Le 6, je reçus une invitation à dîner à bord du bateau à vapeur, de la part du capitaine, M. Wipple, alors prisonnier sur parole avec son équipage. J'acceptai, et ce fut le premier repas tranquille et confortable que j'avais eu depuis plusieurs jours.

La journée du 6 fut une journée d'inquiétude : nous ne recevions de nouvelles de nulle part excepté de Châteauguay, où nos amis se décourageaient d'avoir perdu leurs chefs et de ne rien savoir de ce qui se passait ailleurs.

Le 7, sur les deux heures de l'après-midi, il nous vint un courrier du camp des patriotes dit le Baker, du nom de l'endroit occupé par ce camp sur les bords de la rivière Châteauguay, à trois lieues de Beauharnois. Le camp de Baker comptait environ trois cents hommes et le courrier venait nous demander du secours, en nous informant qu'un parti de huit cents hommes, composés de troupes régulières et de volontaires, sous le commandement de M. le major Campbell (1), marchait sur eux.

Nous passâmes alors et de suite la revue de nos gens, et prenant avec nous deux cents hommes, Chevalier de Lorimier et moi nous nous mîmes en marche pour le camp de Baker, en toute hâte. Le reste de nos troupes, alors réunies à Beauharnois, devait, d'après l'arrangement pris, y demeurer sous le commandement de M.M. Wattier et Roy, jusqu'à nouvel ordre.

Nous arrivâmes à Baker vers les six heures du soir, à la suite, comme on peut le voir, d'une marche forcée soutenue par tous nos hommes avec autant de gaieté que de force et de courage. Nous trouvâmes nos amis sur leurs gardes, protégés contre toute surprise par des piquets de sentinelles jetés dans toutes les directions. Ce fut ainsi que se passa la nuit du 7 au 8.

Le 8, sur les neuf heures du matin, des sentinelles, se repliant, vinrent nous informer que les troupes s'avançaient et, bientôt, nous pûmes les distinguer sans être vus, à environ un quart de lieue de nous, où elles s'arrêtèrent.

Apparemment que ces troupes étaient fatiguées ; car elles ne bougèrent pas de toute cette journée, pas même pour faire des reconnaissances de notre côté. Tout ce jour et la nuit du 8 au 9 se passèrent à observer l'ennemi et à prendre nos dispositions pour la bataille, maintenant immminente, entre nous, étrangers à l'art de la guerre et fort mal armés, et une troupe supérieure en nombre, bien disciplinée et armée jusqu'aux dents.

Nous avions élu pour chef M. le Dr Ferrigo, un vétéran des milices de 1812, lequel devait nous trouver bien différents, sous le rapport de la discipline et de l'équipement, de ce qu'étaient nos pères, ces fortes milices régulières qui, juste un quart de siècle plus tôt, avaient remporté cette belle victoire qu'on connaît, sur les bords de cette même rivière Châteauguay.

Nous allions, en ce moment, marcher contre ce même drapeau que défendaient alors nos pères ! Cependant, nous allions, nous aussi, combattre pour la patrie, et tous les souvenirs du glorieux passé, des luttes héroïques de notre petit peuple, semblaient devoir, en ce moment de faiblesse apparente et de décourageantes circonstances, nous tenir lieu d'armes et de drapeau.

DURANT ET APRÈS LE COMBAT

Le 9 novembre, sur les neuf heures du matin, des hommes de piquet vinrent nous avertir que l'ennemi s'avançait. Des trépidations de joie accueillirent cette nouvelle dans nos rangs,

(1) Il ne s'agit point ici de M. le major Campbell, plus tard représenté du comté de Rouville.